

PAGES  
MANQUANTES

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien*

**ABONNEMENT :**

UN AN - - - - - \$2.00  
SIX MOIS - - - - - 1.00  
Strictement payable d'avance.

**REDACTION et ADMINISTRATION**

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL MAIN 999

**A L'ETRANGER :**

Un an - - - - - Quinze francs  
Six mois - - - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.



**M. l'Abbé GUSTAVE BOURASSA, LL.D.,**

Membre de la Société Royale du Canada,  
Curé de Saint Louis de France, etc.



## Sommaire

- Sonnet d'Adieu (poésie) . . . . . *Louis Fréchette*
- In Memoriam . . . . . *Françoise*
- Petite Page d'Histoire . . . . . *Prince de Valéri*
- Critique de Théâtre . . . . . *Fred. Gélinas*
- Petit Courrier Littéraire. . . . . *Louis Fréchette*
- L'Ecolier chrétien (extrait) . . . *L'abbé G. Bourassa*
- Le Coin de Fanchette . . . . . *Françoise*
- Propos d'Etiquette . . . . . *Lady Etiquette*
- Conseils, et recettes utiles. . . . .
- Page des Enfants . . . . . *Tante Ninette*
- Par le droit chemin (feuilleton). . . . *Henri Ardel*



# MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

**Hormisdas A. Giguère**

34, 36, 38, 40

Marché Bonsecours

MONTREAL

Tél Bell, Main 2479.

**EDMOND GIROUX, Jr.**

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité: Ordonnances des Médecins.

## Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

**ED. LAFOND**

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

**N. BEAUDRY & FILS**

Bijoutiers Opticiens.

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.



## DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St Denis Montreal

Tél. Bell Est 1744

## Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE:—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

**Dosage.**—Chaque cuillerée à soupe contient: 0.25 centigrammes de glycerophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

**Mode d'emploi.**—Adultes, une cuillerée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire **PHARMACIE GAGNER** Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL

## Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée,

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V. ... 27e édition. 1 vol. in-12 ..... 0.88  
 LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88  
 L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 ..... 0.88  
 INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 ..... 0.88  
 LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 ..... 0.88  
 EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré.. 0.88  
 HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ..... 0.88

## Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

## POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

**Vins Porto & Madère**

—DE—

**BLANDY FRERES.**

Seuls agents à Montréal;

**LAPORTE, MARTIN & CIE.**

## LA SUISSE

Sur Cart e Postales.

T. PFAFF, NEUCHATEL, SUISSE.

J'échange avec tous les collectionneurs du monde. J'envoie aussi sur approbation, une série de 25 vues artistiques de la Suisse, peintes à la main: Les Alpes, les lacs, les ascensions, les chûtes, etc. Et timbrées séparément: (\$1.10 cash avec orure). Adressez :

Mlle MARGUERITE BOURGEOIS, ST-HYACINTHE, P. Q.

Boîte 24



SPECIALISTE

## BEAUMIER

Médecin et Opticien

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen GRATIS des Yeux

1824 Ste-Catherine

Corn Ave Hotel-de-Ville Montréal.



Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 10 cents par plastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

## QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine. Montréal

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE GÉNÉRALE, SURMENAGE, RACHITISME, SCROFULOSE, DIABÈTE, CONSOMPTION, ETC.

**Grano-Lécithine Lachance**

LA LÉCITHINE NATURELLE, EXTRAITE DU JAUNE D'ŒUF, RENFERME LE PHOSPHORE SOUS CETTE FORME ORGANISÉE ÉMINEMMENT ACTIVE, QUI CARACTÉRISE LES MÉDICAMENTS ÉLABORÉS PAR LES ÊTRES VIVANTS

SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES. LE FLACON DÉPOSITAIRE PH<sup>IE</sup> LACHANCE, MONTREAL. 50¢

## CAPSULES CRESOBENE

## CONSOMPTION

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du

prodige. DEPOT, ARTHUR DECARY PH<sup>IE</sup> 1688 St<sup>e</sup> Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret

COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien*

**ABONNEMENT :**

UN AN - - - - \$2.00  
SIX MOIS - - - - 1.00  
Strictement payable d'avance.

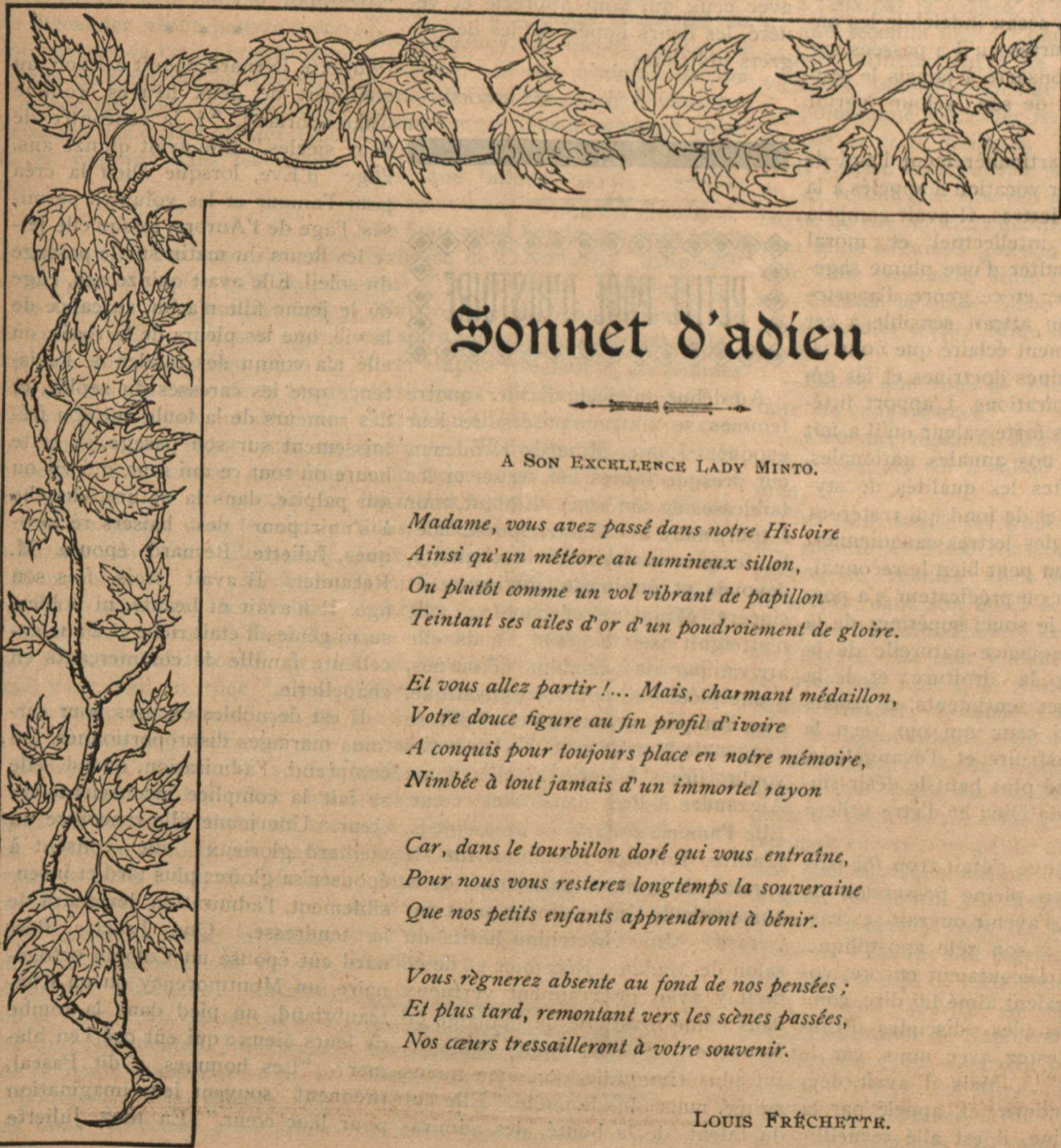
**REDACTION et ADMINISTRATION**

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

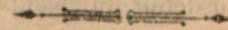
TEL. BELL, MAIN 999

**A L'ETRANGER :**

Un an - - - - - Quinze francs  
Six mois - - - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.



## Sonnet d'adieu



A SON EXCELLENCE LADY MINTO.

*Madame, vous avez passé dans notre Histoire  
Ainsi qu'un météore au lumineux sillon,  
Ou plutôt comme un vol vibrant de papillon  
Teintant ses ailes d'or d'un poudroïement de gloire.*

*Et vous allez partir !... Mais, charmant médaillon,  
Votre douce figure au fin profil d'ivoire  
A conquis pour toujours place en notre mémoire,  
Nimbée à tout jamais d'un immortel rayon*

*Car, dans le tourbillon doré qui vous entraîne,  
Pour nous vous resterez longtemps la souveraine  
Que nos petits enfants apprendront à bénir.*

*Vous règnerez absente au fond de nos pensées ;  
Et plus tard, remontant vers les scènes passées,  
Nos cœurs tressailleront à votre souvenir.*

LOUIS FRÉCHETTE.

## In Memoriam

Nous manquerions à un devoir de gratitude et d'hommage sincères, si nous ne venions, à notre tour, saluer avec respect la disparition du prêtre distingué, de l'homme de lettres éminent et du patriote convaincu que fut M. l'abbé Gustave Bourassa.

Celui qui repose aujourd'hui dans l'in-pace du tombeau, "doux à la mort comme obéissant à la vie," laissant derrière lui la traînée lumineuse de ses talents et de ses vertus, a marqué d'un sceau indélébile les années trop courtes qu'il a passées sur la terre et consacré à jamais le souvenir pieux de son séjour parmi nous.

Il a été particulièrement l'ami de ceux que leur vocation a appelés à la carrière des lettres. Il avait compris tout le bien intellectuel et moral qui peut résulter d'une plume sagement dirigée, et ce genre d'apostolat offrait un attrait sensible à cet esprit largement éclairé que nourrissaient les saines doctrines et les généreuses aspirations. L'apport littéraire, de très forte valeur qu'il a fait lui-même à nos annales nationales, possède toutes les qualités de style, de forme et de fond qui resteront à l'honneur des lettres canadiennes.

Jamais,—on peut bien le reconnaître—écrivain ou prédicateur n'a porté plus loin le souci supérieur de la vérité, conséquence naturelle de la noblesse, de la droiture et de la loyauté de ses sentiments, et jamais aussi, parmi ceux qui ont reçu la mission d'instruire et d'évangéliser, ne fut poussé plus haut le désir sincère de servir Dieu et d'être utile à la patrie.

Il semble que c'était trop tôt partir quand, en pleine possession de ses facultés, l'avenir ouvrait ses vastes espaces à son zèle apostolique, et, ceux qui l'écoutaient encore, volontiers, auraient aimé lui dire, comme autrefois les disciples d'Emmaüs: "Restez avec nous, car le jour baisse."... Mais il avait déjà mérité de mourir, et, appelé par la volonté divine, il est allé recueillir

la récompense des mérites que nous lui connaissions, avec celle des sacrifices et des dévouements pratiqués dans le secret, que son âme délicate et fière cachait à tous.

Il s'est endormi dans l'éternité, laissant pour diminuer la tristesse profonde que nous cause sa perte irréparable, ces mots de Jésus à Marthe: *Celui qui croit en moi vivra.*

Sur ce front frappé de l'auguste majesté de la mort, brille maintenant l'éternel rayon, et, dans le silence douloureux de la crypte sombre,—lui qui aimait tant la lumière!—où il dort son ultime sommeil, jetons sur sa tombe, en communion avec ceux qui l'ont apprécié et vénéré, les fleurs impérissables des regrets indicibles.....

FRANÇOISE.

## PETITE PAGE D'HISTOIRE

Au début du siècle dernier, quatre femmes se sont emparées de leur époque. L'une, Mme de Krudener, eut presque toutes les vertus et les faiblesses de son sexe. Elle fut, tour à tour, mère admirable, épouse fidèle, femme passionnée et coquette, dévouée et oublieuse, intrigante et sincère, éloquente et banale; elle n'atteignit pas le génie; mais elle arriva, par des chemins détournés, à une piété qui, pour être mystique, n'en fut pas moins réelle. Pour se venger de Napoléon, qui n'avait pas voulu lire "Valérie", elle força Alexandre à lire dans son cœur. Elle l'amena à Paris et à ses pieds. L'autre, Juliette Récamier, fut le portrait de la mode parisienne, de la puissance, de l'engouement peint par Gérard. Mme Swetchine hérita du salon de Madame Récamier et de ce qu'il y avait de vraiment vertueux dans l'âme mystique de Madame de Krudener. Sa vie, moins brillante, fut plus tranquille, son âme moins agitée, mais plus honnête. Elle eut du talent, de la bonté, des admira-

teurs et des amis; et sur des sommets moins élevés et plus paisibles, la plume de M. de Falloux lui a bâti un oratoire. Ce n'est pas la chapelle élevée par Châteaubriand à Juliette. C'est un ermitage en plein air, avec le soleil qui réchauffe les morts et les fleurs qui parfument leur souvenir. Des myosotis de son amie, il a fait des immortelles. Des quatre femmes dont nous avons parlé, Mme de Staël fut la plus complète, la plus vraiment femme. Elle seule, plus heureuse, plus achevée dans l'unité merveilleuse de sa vie, put lire à la postérité, comme Cornélie: "Voici mes enfants!..." Cela vaut encore mieux que "Corinne."

\* \* \*

Juliette Bernard naquit à Lyon, au confluent de deux fleuves, comme Châteaubriand, "à la rencontre de deux siècles." Elle avait quinze ans, l'âge d'Eve, lorsque Dieu la créa pour l'amour et les voluptés permises, l'âge de l'Aurore, lorsqu'elle jette les fleurs du matin sur le passage du soleil. Elle avait quinze ans, l'âge où le jeune fille n'a bu, au calice de la vie, que les pleurs de la rosée, où elle n'a connu des rafales de l'existence que les caresses du zéphir, et des rumeurs de la foule que son frémissement sur son passage. A cette heure où tout ce qui sent, qui vit ou qui palpète, dans la nature, cherche à s'unir pour des baisers réciproques, Juliette Bernard épousa M. Récamier. Il avait trois fois son âge. Il n'avait ni beauté, ni noblesse, ni génie; il était riche et d'une excellente famille de commerçants en chapellerie.

Il est de nobles excuses pour certains mariages disproportionnés. On comprend l'admiration, quand elle se fait la complice inconsciente du cœur. Une jeune fille rencontre un vieillard glorieux; elle consent à épouser sa gloire; plus tard et insensiblement, l'admiration deviendra de la tendresse. Que Juliette Bernard eût épousé un Colomb octogénaire, un Montmorency ou un Châteaubriand, un pied dans la tombe de leurs aïeux: qui eût osé l'en blâmer? "Les hommes, a dit Pascal, prennent souvent leur imagination pour leur cœur." En 1807, Juliette

pensera comme nous, il sera trop tard.

Mme Lenormand, sa fille adoptive, nous a fait de bien aimables révélations, au sujet de ce mariage— “Mme Récamier ne reçut de son mari que son nom. C'est peut-être étonnant, mais je ne suis pas chargée d'expliquer ce secret.” Tout fut donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Juliette et le bonhomme Récamier mirent donc en commun, beauté, jeunesse, esprit, âge mûr et richesse. Ils se marièrent sous le régime constitutionnel, avec deux Chambres. A Lyon, patrie de Juliette, il est un adage bien connu : “Vivre pauvre pour mourir riche.” Mme Récamier vécut pauvre selon les lois divines de l'amour : elle mourut riche d'adorateurs et d'hommages ; et, comme la fille de Jephté, elle ne demanda pas d'aller pleurer, deux mois, sa virginité dans les montagnes.

\* \* \*

L'excellent M. Récamier put s'apercevoir tout de suite qu'il ne s'était pas trompé. “La jeune et innocente enfant qui portait son nom,” devint dès son apparition dans le monde parisien, la reine de la beauté. Sa majorité royale fut déclarée, séance tenante son règne dura un demi-siècle. Son premier salon fut envahi par tout ce qui portait un nom dans les lettres, dans les armes, dans l'aristocratie. Les Bonaparte, les Montmorency, les Mecklenbourg, les Wurtemberg, les Moreau, les Bernadotte y coudoyaient La Harpe, Fontanes, Marmontel. Mme de Staël y occupait un trône. Le premier des “cinq cents amis” qui déclara sa flamme à Juliette fut Lucien Bonaparte. Lorsqu'il se fut bien convaincu qu'il perdait son temps et ses peines, il redemanda ses lettres. Juliette voulait les rendre et fermer sa porte à Lucien : M. Récamier s'y opposa !

Après Lucien ce furent les Montmorency ; trois générations de premiers barons chrétiens : Mathieu, Adrien et Henri. Ils donnèrent à la société que fréquentait Juliette, le ton de la haute courtoisie et de la vraie politesse. Ces grands seigneurs dont l'affection pour Mme

Récamier resta noble et sérieuse, enseignèrent à tous le respect du gentilhomme pour la femme aimée : “Sed maximum est in amicitia superiorum parem esse inferiori.”

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient [frappés].

Jamais leur ancêtre Mathieu, n'entoura de plus d'égards sa femme Adélaïde de Savoie, veuve de Louis-le-Gros. Jamais Henri IV ne fut plus tendre, plus respectueux, plus dévoué envers leur grand'tante Charlotte de Montmorency. Bassompierre voulait l'épouser. Le Bernais fit venir son compagnon et lui dit :— “Si tu épouses Charlotte de Montmorency, et qu'elle t'aime, je te haïray. Si elle m'aimait, tu me haïrais.” Ce n'est pas le bonhomme Récamier qui aurait raisonné ainsi.

Quoi qu'il en soit, si on pouvait dire que Juliette savait “sacrifier son cœur à son besoin d'hommages,” elle était aussi bonne que belle, et la duchesse de Devonshire définissait ainsi “la coquette angélique” ;— “d'abord elle est bonne, ensuite elle est spirituelle, et puis elle est belle.” A cet empire irrésistible, les femmes elles-mêmes n'échappaient pas ; et c'est là qu'elle fut vraiment une conquérante. Écoutons Mme de Staël. A un moment où M. Récamier avait été moins heureux dans ses spéculations, l'illustre auteur de “Corinne” écrit à Juliette :— “Beauté sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère fier et généreux, quelle fortune encore de bonheur dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé. Chère amie, que votre cœur soit calme au milieu de ces douleurs. Hélas ! ni la mort ni l'indifférence de vos amis ne vous menacent, et voilà les blessures mortelles. Adieu, cher ange, j'embrasse avec respect votre visage charmant.”

Joubert, le disciple et souvent le rival de Larocheffoucaud, Joubert pour qui Fontanes a écrit ces vers charmants :

Mais si Joubert, ami fidèle  
Que depuis trente ans je chéris,  
Des cœurs vrais, le plus vrai modèle,  
Vers mes champs, accourt de Paris,  
Qu'on ouvre, j'aime sa présence.

Joubert s'est dépeint et a dépeint

Juliette dans les lignes suivantes :— “Je ressemble en beaucoup de choses au papillon : comme lui j'aime la lumière ; comme lui j'y brûle ma vie ; comme lui j'ai besoin pour déployer mes ailes, que dans la société il fasse beau autour de moi, et que mon esprit se sente pénétré d'une douce température.”

\* \* \*

A Coppet, en 1807, elle rencontra chez Mme de Staël, le prince Auguste de Prusse. Le neveu du vainqueur de Hohen-Friedburg, de Leuthen et de Lissa, était beau et magnanime ; il devint amoureux de Juliette. Vaincu à Iéna par la France, il était battu une seconde fois à Coppet. On résiste difficilement à de pareilles victoires ; Juliette songea au divorce. Le bonhomme Récamier ne l'entendit pas de cette oreille-là. Le prince de Prusse aimait Juliette jusqu'à la fin, et voulut être enseveli avec une bague qu'elle lui avait donnée. C'est chez Mme Récamier que son immortelle amie rencontra Mme Swetchine. Comme la noble Slave hésitait à s'approcher d'elle. Mme de Staël lui dit :

—Est-ce que vous ne voulez pas faire ma connaissance ?

—Madame, répondit Mme Swetchine, c'est au roi à saluer le premier.

Plus tard, toutes les trois : Corinne, Juliette et Mme Swetchine, se trouveront réunies chez Mme de Krudener, dans son hôtel de la rue du faubourg Saint-Honoré, tout près de l'Élysée. Le czar y avait préparé, avec son Égérie, le traité de la Sainte Alliance. Lorsque le soir venait, il s'agenouillait à côté de Mme de Krudener, et passait sans s'en douter, des pieds du crucifix aux pieds de cette femme étrange qui se trompait encore plus qu'elle ne trompait son mystique amant. Quand, fatiguée de quinze ans d'esclavage, la victoire divorça avec lui, le vainqueur de l'Europe dut regretter d'avoir passé à côté de cette belle guerrière “sans sourire ni soupir.” Étrange destinée de Napoléon : Quatre femmes l'ont combattu et l'ont vaincu. Il repoussa Mme de Staël et Mme de Krudener, il fut repoussé par Mme Récamier : au second em-

pire, l'opposition napoléonienne moins bruyante, mais non moins active, se réunissait chez Mme Swetchine.

\* \* \*

La grande page de la vie de Juliette Bernard, celle où Juliette devint Mme Récamier, a été écrite à l'Abbaye-aux-Bois. Une petite chambre a rendu ce pauvre monastère à jamais illustre. Jadis, comme le fait observer Sainte-Beuve, à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, la marquise de Sablé se réfugia du monde dans la retraite. Le monde s'élança à sa poursuite, il rejoignit aussi Mme Récamier. Le plus vieux fut le plus agile et arriva le premier. Mme Récamier calomniée, critiquée avait rencontré la pierre de touche qui devait la révéler : le malheur. Elle le porta avec aisance; jamais plus humain et plus chrétien fardeau ne fut soutenu plus noblement par les plus jolies épaules de la création. Châteaubriand attiré à l'Abbaye-aux-Bois par la vanité y fut enchaîné par une véritable affection. Tel le Rhône impétueux, sauvage, s'élança du Saint-Gothard vers le Sud; si, au sortir de Lyon, il rencontre la Saône coquette, gracieuse, il l'épouse, et devenu plus calme, plus grand, plus majestueux à la fois, il se dirige avec elle vers la mer d'azur qui doit les absorber l'un et l'autre.

Châteaubriand vint auprès d'elle se convaincre de cette vérité: "Que si l'amitié est un capital qui s'accumule toujours; l'amour, au contraire, place à fonds perdus." Son amour pour Mme Récamier fut ce que l'éloquent Lacordaire appelle: "Une convenance immatérielle entre deux âmes; une ressemblance mystérieuse de l'invisible beauté de l'une et de l'autre." Juliette et René virent la fin approcher avec courage. — "La vieillesse, avait dit Mme Swetchine, est le Samedi-Saint de la vie, veille de la Pâques ou de la résurrection glorieuse."

Châteaubriand est ému quand il parle d'elle; les cinq lignes qu'on va lire valent mieux que la toile de Gérard, le marbre de Canova, le médaillon de Devéria. — "Je l'ai suivie, la voyageuse, par le sentier qu'elle a foulé à peine. Je la devancerai bien-

tôt dans une autre patrie. En se promenant au milieu de ces Mémoires, dans les détours d'une basilique que je me hâte d'achever, elle y trouvera la chapelle qu'ici je lui ai dédiée; il lui plaira peut-être de s'y reposer: j'y ai placé son image."

Juliette survécut d'un an à l'homme illustre qui, comme Auguste de Prusse lui avait offert son nom. A la fin de ses jours, cette femme qui avait effeuillé tant de gloires, tant de joies, tant de tristesse, eut plus de cœur, plus de grandeur qu'aux heures de sa jeunesse. Il y a quelque chose de juvénile et d'attendrissant dans l'isolement de cette grande entourée. Ses yeux ne voyaient plus; mais son âme devenue transparente, fléchissait comme dans un miroir, les jeunes souvenirs et les vieilles amitiés. Au coucher du soleil, elle croyait voir la porte de sa chambre s'entr'ouvrir, et Châteaubriand et Ballanche entraient tour à tour. Elle chantait doucement:

Combien j'ai douce souvenance  
Des jours heureux de mon enfance.

Hélas! la harpe d'or qui l'accompagnait jadis n'était plus là; elle avait mêlé ses vibrations aux vibrations éternelles. Au Couchant de sa vie Juliette avait repris les habits de l'Aurore. Ses langes allaient s'appeler bientôt le suaire. C'était bien la preuve que la tombe est un berceau, berceau de la beauté, de la jeunesse, des épousailles immortelles.

Prince DE VALERI

Nous accusons réception, avec reconnaissance, d'un nouveau chant patriotique, intitulé: "Le Drapeau Fleurdelise de Carillon," dédié aux Canadiens-français et spécialement à l'Association des Vétérans. Les paroles sont du major François Lapointe:

Le voilà, Canadiens, le drapeau de nos pères,  
L'étendard où leur gloire a laissé son rayon  
Et qui flottait, au vent, sur leurs têtes guer-

[rières]  
A Carillon.

La musique est du professeur Alexis Contant. Le seul nom suffit pour en garantir l'harmonie et la beauté. A vendre au prix de 35 cts chez J. G. Yon, éditeur et importateur, 1732, rue Ste-Catherine.

## Critique de Théâtre

New-York, novembre 1904.

En attendant qu'elle vienne charmer des auditoires montréalais, Madame Réjane, au Lyric de New-York, remporte de nouveaux triomphes et moissonne à pleines gerbes les lauriers roses du succès. Cette artiste, dont les commencements furent pénibles, car la petite Gabrielle Réju a connu l'âpre montée par où débudent souvent ceux qui s'en vont à la conquête de la renommée et de la gloire, a maintenant la satisfaction de se voir idolée du public parisien, qui admire en elle la verve, une excessive mobilité de physionomie et cette souplesse merveilleuse qui lui permet de passer brusquement du rire aux larmes, du comique au pathos. Elle est originale, personnelle, allant à l'extrême effet de fantaisie comique, mais jamais au-delà. Dans le monde des théâtres à Paris, elle est reine parmi trois ou quatre étoiles de seconde grandeur. Et je vous assure que c'est là une situation fort honorable et jalousement convoitée.

Il faut savoir gré à Madame Réjane de s'être entourée d'une troupe d'élite, où les talents de tout premier ordre sont en nombre, et où l'on a la joie exquise d'entendre un acteur puissant et dans sa partie aussi fort que l'est Réjane dans la sienne. J'ai nommé Dumény dont nous aurons à nous occuper plus spécialement au cours de l'étude que nous ferons ensemble des pièces jouées par la troupe du Lyric, dans la semaine du 14-19 novembre 1904.

### La Robe Rouge.

Dans la demi-douzaine de jeunes auteurs à grand succès parmi lesquels figurent Lavedan, Donnay, Capus, Hervieu, George de Porto-Riche, Brioux est venu prendre son rang et a conquis de haute lutte une situation que personne aujourd'hui ne songe à lui contester. Chose étrange, cet homme, qui fait du très beau théâtre, attache aux procédés du genre tout juste l'importance que peut avoir une pomme aux yeux

d'un poisson. Et, chose encore plus étrange—car, en somme, le dédain des ficelles est chose compréhensible,—cet auteur, qui fait courir tout Paris, professe pour la forme littéraire une hautaine indifférence et un indulgent mépris. Ajoutez à ces singularités que Briex, en ce qui concerne les sujets de ses drames, a rompu en visière avec ce qui forme invariablement le fonds toujours de plus en plus lamentable du répertoire contemporain. Au moment de donner chez Antoine, en 1892, la première de "Blanchette," qui est, je crois bien, la meilleure de ses pièces, voici ce que très courageusement il écrivait : "Nous sommes las, disait-il de l'éternel adultère et de ses combinaisons sanglantes ou grotesques. Que Mme Y... ait quatre amants. Que Mme X... ait trompé son mari avec M. Z... la belle affaire ! Ces fariboles ont cessé de plaire, et nous en avons soupé, comme on dit au faubourg..." Je voudrais croire à la vérité de ces fortes et sincères paroles, mais j'avoue qu'un voyage à Paris, sept années après cette belle déclaration, ne m'a pas révélé de façon frappante que Montmartre eût encore "soupé" des susdites fariboles. La réalité est au-dessous de ce rêve généreux. Il n'en demeure pas moins que Briex s'est strictement tenu à la ligne de conduite qu'il s'était tracée et que, de ce chef, il mérite plus que notre admiration, puisqu'il a droit à notre profonde estime.

Le lecteur se demande peut-être par quelles particularités se distingue le talent de Briex, puisqu'aussi bien ce qui précède indique plutôt "ce qui n'est pas" que "ce qui est" dans sa formation intellectuelle. Je crois bien que la caractéristique de Briex est une profonde probité morale, jointe, dans la forme, au naturel et à la simplicité. Il a regardé la société, ses abus, et il s'est érigé en redresseur de torts. Successivement, il en a eu contre l'instruction populaire (Blanchette), contre l'art (Ménages d'artistes), contre la science (l'Évasion), contre le suffrage universel (l'Engrenage), contre la charité (les Bienfaiteurs), et finalement, contre l'administration judiciaire (la Robe Rouge).

Vous me direz qu'un pareil bagage est beaucoup pour un seul homme, beaucoup même pour toute une vie. Vous oubliez que Briex, c'est l'apôtre, et qu'il a, comme tel, la foi robuste qui transporte les montagnes.

Je ne vous infligerai pas le récit du sujet de la Robe Rouge. En un mot, il s'agit d'un fait-divers (une erreur judiciaire) sur laquelle M. Briex, suivant un procédé qui lui est cher, a greffé une pièce à thèse où la Justice est appelée la "gueuse" et où tous les magistrats sont des coquins doublés d'ambitieux sans vergogne. M. Briex a le tort, trop souvent, de conclure du particulier en général : c'est une méthode que la saine Scholastique réproouve absolument. Si, d'une part, il est bien qu'une leçon de morale se dégage d'une pièce de théâtre, il ne faut pas, d'autre part, que cette leçon soit toute la pièce à elle seule. Dans presque toutes ses pièces, M. Briex s'en tient uniquement à des plaidoyers ou à des conférences sur le bien et le mal. Qu'il aille de par le monde prêchant l'évangile selon Briex, je n'y vois pour ma part aucune objection, pourvu, bien entendu, qu'il ne permette pas à l'apôtre qui est en lui d'étouffer le dramaturge. Le spectateur, au théâtre, demande avant tout qu'on l'intéresse, et vous n'obtiendrez ce résultat qu'à la condition de parler à son cœur autant qu'à sa raison. Cette réserve faite, nous ne pouvons qu'admirer sincèrement les qualités de bon aloi dont cet auteur a donné l'exemple dans son œuvre fort belle et déjà très touffue.

Madame Réjane a dans cette pièce un rôle quasi secondaire, mais qu'elle rend en beauté sobre et naturelle. Il faut admirer sans restriction l'artiste admirable qu'est Dumény. Son interprétation du rôle de Mouzon est puissamment donnée. Au cours de l'instruction judiciaire du second acte, il a déployé un talent souple, astucieux, tour à tour menaçant, puis câlin, enveloppant, cauteleux. Quelle parfaite fripouille et qu'avec plaisir on lui eût cassé les os ! Jeunes gens qui aimez l'art consciencieux du comédien formé par l'étude autant que par les

dons naturels, jeunes maîtres du barreau qui voulez savoir comment on parle à des témoins quand on veut à tout prix leur arracher un aveu de culpabilité, allez entendre Dumény. Au demeurant, le fardeau de la pièce retombe tout entier sur ses épaules, et vous verrez qu'elles sont robustes à souhait.

### L'Hirondelle

Sémillante, pimpante, coquette et légère, c'est l'Hirondelle.

Sémillante, pimpante, coquette et légère, c'est Réjane.

Car l'Hirondelle, c'est Réjane—et Réjane, c'est l'Hirondelle. Et l'on ne peut concevoir, semble-t-il, l'une sans l'autre, tant elles se complètent, et ensemble, forment un tout parfait et indivis. C'est là l'œuvre de début d'un jeune Argentin, M. Dario Nicodemi, laquelle fut représentée pour la première fois, en septembre dernier, au théâtre du Parc, à Bruxelles. Mais la trame de cette pièce, me direz-vous ? Cette trame, légère comme un nid d'oiseau, je vais vous la conter aussi brièvement que possible. Or, donc, une veuve encore jeune et fort jolie, Mme Sylvie Desnoyers—une Froufou qui serait une manière de gavroche parisien—a deux grandes passions : sa fille, qu'elle ne voit jamais, et son amant, Horace Lenoir, qu'elle voit difficilement, car il est marié, auquel d'ailleurs ses occupations de grand avocat à Paris prennent beaucoup de temps. Ce dernier, dont la femme ne sait que pleurer et gémir, ou bien déclamer sa douleur en des cris qui donnent sur les nerfs, est en vivant contraste avec l'Hirondelle. Avant que nous connaissions l'amour de Sylvie et d'Horace, on nous apprend au début du premier acte que Germaine Desnoyers aime Lucien Lenoir, frère d'Horace, et sensiblement plus jeune que lui, et qu'elle en est aimée. Lucien Lenoir est un brave garçon, qui n'a jamais rien fait que s'amuser et jeter un peu partout son argent, courir les soirées et les théâtres—bon cœur et très capable, après tout, de faire un excellent mari. Il semble très sérieusement épris de Germaine, qui est la plus gentille et la plus douce enfant du monde, aussi sérieuse que



sa mère est écervelée. Ils sont décidés à s'épouser.

Comme Lucien vient lui parler de ce mariage, Horace déclare net qu'il y est opposé, qu'une jeune fille de la qualité de Germaine n'est point faite pour un libertin ; et là-dessus, l'avocat fait à son frère, avec gravité, tout un cours de morale, à quoi Lucien, qui sait qu'Horace a une maîtresse, se permet de sourire. Et il apprend à Horace que sa femme sait qu'il la trompe, et qu'elle en souffre affreusement.

Survient Sylvie. Horace lui dit : "Elle sait tout." Sylvie murmure : "Pauvre femme !" puis fait mille gamineries qui ont pour objet de décider Horace à la suivre jusqu'à son petit hôtel d'Auteuil où, Germaine étant chez des amis à la campagne, elle a préparé un délicieux dîner. Horace résiste ; puis faiblit ; enfin cède.

Ce premier acte, vif et net, est d'une très bonne tenue. Le tableau qui vient ensuite ne fait que le prolonger. Dans le jardin de Sylvie à Auteuil, les amants évoquent leurs premières rencontres. Loin de la douleur de son épouse, Horace se sent libre et s'épanouit. Ils disent des banalités et des folies. Gentiment, elle se moque de lui, de son prénom qu'elle trouve ridicule, et laisse éclater sa joie en un rire perlé, dont les notes s'égrènent dans cette nuit Vénitienne en gammes multichromatiques. A cette minute on a l'impression très nette que l'Hirondelle s'est muée en rossignol. Tout à coup, Horace s'émeut parce qu'il a cru entendre un sanglot... "Tu es fou !" lui dit Sylvie. Pourtant, il ne s'était pas trompé. Ce sanglot, c'était le cri de douleur de sa pauvre femme, cachée derrière un treillis, et qui avait eu le torturant courage de suivre les coupables jusqu'à leur retraite d'Auteuil.

Lucien, cependant, a été très ému du désespoir de sa belle-sœur. A son tour, il fait de la morale à Horace. Horace l'envoie promener ; il ne songe plus qu'à divorcer ; il a gâché sa vie, il veut la refaire... Suzanne, qui écoutait sans doute à la porte, surgit tout-à-coup et rompt le silence qu'elle s'était jusqu'alors imposée à l'égard d'Horace. Elle

crie toute sa jalousie et tout son amour méconnu. Et nous ne doutons pas qu'elle souffre horriblement. Mais c'est une femme maladroite. Elle a sans le vouloir une façon agressive de dire les choses... Et loin de convaincre Horace, elle l'exaspère !

A la suite de divers incidents, Suzanne Lenoir fait son entrée chez Sylvie. Scène violente. Suzanne crie de nouveau sa douleur, traite Sylvie de voleuse d'amour et, dans son emportement, finit par souhaiter le malheur de Germaine dans l'avenir : "Elle payera pour vous !"

Sylvie en a assez. Elle congédie sa rivale et, comme Horace vient d'entrer, elle lui dit qu'il faut qu'ils se séparent à jamais... L'amante se sacrifie à la mère. Germaine épousera son fiancé.

Cette élégante piécette ne pouvait se terminer que par une jolie phrase. La voici dans sa douce mélancolie :

"Sylvie (à Germaine) : Prends-moi dans tes bras, ma toute petite. Serre l'Hirondelle contre ton cœur. C'est toi qui lui a cassé les ailes."

Mme Réjane et Dumény ont interprété leurs rôles à la perfection. Dumény s'était fait une tête à la Waldeck-Rousseau qui était à elle seule tout un poème. Les décors sont merveilleux, entr'autres celui du second acte, où la villa d'Auteuil nous apparaît dans un éclat féérique.

Et puis, il y a là, comme costumes, des créations de je ne sais quel grand couturier de la rue de la Paix, (je ne serais pas autrement surpris d'apprendre qu'elles sont signées Paquin), dont vous me direz des nouvelles, mesdames... C'est délicieux.

Le programme de la semaine s'est terminé par "La Parisienne", de Becque. Ce feuilleton étant déjà trop long et le morceau en question extrêmement risqué, je me contente de le mentionner en passant. Pour ceux de vos lecteurs qui seraient désireux de connaître une excellente critique de la "Parisienne", je me permets de rappeler que M. Jules Lemaitre, dans ses recueils de feuilletons dramatiques, a écrit sur ce sujet des pages définitives et qui méritent d'être lues et retenues à

cause de leur éminente valeur littéraire.

FRED. GÉLINAS.

Nous reproduisons avec empressement, ces lignes élogieuses, extraites d'un journal parisien, à l'adresse d'une artiste canadienne dont le talent est connu et apprécié de tous.

"Mademoiselle Victoria Cartier, la pianiste et organiste si hautement estimée à Paris comme au Canada, tout à fait remise d'une longue indisposition, s'est embarquée à bord de la "Savoie," le 25 octobre. Ses maîtres et admirateurs avaient compté la retenir à Paris, tout au moins, cet hiver, pour la faire entendre de nouveau, et applaudir par le public parisien

"Peu d'artistes ont reçu à Paris autant de témoignages de sympathie et de juste appréciation de leur talent. Aux yeux de tous, elle occupe maintenant, dans son art, un rang élevé et jouit d'un prestige incontesté."

Mlle Victoria Cartier, de retour d'un séjour de deux ans en Europe, et tout à fait remise d'une longue indisposition, vient de réouvrir un studio musical au No 169 rue St-Denis, près de l'Université Laval. Elle y recevra des élèves pour le piano, l'orgue, et le plain-chant grégorien (méthode de Solesmes). Cours et leçons particulières. Pour renseignements, s'adresser chez elle le matin de 10 hrs à midi.

"Les Contemporains," revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8°. Abonnement: Un an, 6 francs; le numéro 0 fr. 10.—Specimen sur demande. Biographies parues en novembre 1904. Mgr Berneux, vicaire apostolique de la Corée.—Babeuf, révolutionnaire communiste.—Guillaume IV, roi d'Angleterre.—Glinka, compositeur russe. Biographies à paraître en décembre: Duc de Morny.—Fox, orateur et homme d'Etat anglais.—Maréchal Gouvion-Saint-Cyr.—Delille, poète français.

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à \$1.00 et \$1.50 la livre

caricatures est propre à relever le niveau moral et intellectuel des masses, vous faites grandement erreur. Il sera un jour demandé un compte terrible à ceux qui ont ainsi bassement et servilement flatté les goûts de la populace.

**Rat d'eau.**—Je crois qu'il en faut revenir du livre de M. Beauchesne qui a fait couler toutes nos larmes durant notre jeunesse. Simon était, sans doute, un brutal, mais, on est loin d'être fixé sur les mauvais traitements corporels qu'il aurait infligés au petit Louis XVII. Espérons pour l'honneur de l'humanité que pareil monstre, tel que décrit par M. Beauchesne, ne s'est point trouvé dans son sein.

Reçu lettres d'Emélie, Rollon, Chiva, Sollène. Compliments à tous.

FRANÇOISE.

### Propos d'Etiquette

**D.**—Un monsieur peut-il se permettre d'arrêter une dame de ses connaissances qu'il rencontre dans la rue.

**R.**—Oui. Mais il doit pour lui parler continuer de marcher à ses côtés, au lieu de l'arrêter complètement. Si la dame, au lieu de marcher s'arrête complètement, cela signifie: Dites ce que vous avez à me dire, et, puis, retirez-vous.

**D.**—Comment une domestique doit-elle présenter le plat aux convives?

**R.**—Quand les assiettes ont été enlevées et remplacées une à une, la domestique va chercher le plat, qu'elle doit passer en mettant la main dessous et en le présentant à la gauche de chaque personne.

**D.**—La domestique doit-elle présenter les plats aux dames d'abord, et aux messieurs ensuite?

**R.**—Oui, quand les convives sont peu nombreux, mais dans de grands dîners, les domestiques offrent les mets à la file en partant des premières personnes auprès du maître et de la maîtresse de la maison, puis reviennent à eux quand tout le monde est servi.

**Réponse à Visière.**—Les correspondants aux Propos d'Etiquette n'ont pas besoin de donner à leurs

questions de noms responsables ni même de pseudonyme.

LADY ETIQUETTE.

### Conseils Utiles

**Le Bain**, lorsqu'il est pris selon les lois de l'hygiène, est non-seulement destiné à purifier la peau de toute matière étrangère, mais il est encore indispensable pour entretenir la santé et la beauté. Bon nombre de personnes considèrent le bain comme une obligation fort ennuyeuse, qu'elles ne remplissent d'ailleurs qu'à des intervalles espacés. Ces mêmes personnes s'étonnent ensuite d'avoir un teint brouillé, des yeux ternes et un sentiment de lassitude générale, qu'elles s'empressent d'attribuer à un dérangement du foie ou à tout autre trouble physique. Après avoir fait l'essai d'une multitude de remèdes et de cosmétiques ayant pour objet d'éclaircir le teint, mais ne donnant aucun résultat satisfaisant, on se résigne enfin à consulter le médecin. Ce dernier, la plupart du temps, après avoir soigneusement diagnostiqué le cas en question, prescrira des bains comme le souverain remède. C'est une chose assez triste à dire, mais beaucoup éprouvent de la répulsion pour les ablutions du corps.

**Manière de tenir le velours frais et propre.**—On tient le velours frais et exempt de poussière en employant premièrement une brosse douce, puis on le passe sur un fer à repasser bien chaud. Ceci enlève la graisse. Si le velours est recouvert d'un linge mouillé et repassé, il ressemblera à la panne.

**Nettoyage de la soie noire.**—On nettoie la soie noire avec une infusion de café léger et d'ammoniaque en parties égales. Après avoir soigneusement brossé le tissu, appliquez la solution avec un morceau d'étoffe. Si la soie est encore en pièce, enroulez-la autour d'un bâton bien rond ou d'une planche. Si la soie est en petits morceaux, elle peut être repassée à l'envers étant encore humide, avec un fer froid.

**Nettoyage des fenêtres.**—On obtient des vitres bien claires en ajoutant un peu d'alcool ou d'ammonia-

que à l'eau et en n'employant pas de savon. Après avoir séché avec une peau de chamois, polissez avec des journaux ou du papier de soie.

**Conservation des oignons.**—On doit tenir les oignons dans un endroit frais et sec, mais ne jamais les mettre dans la glacière. Le meilleur moyen consiste à les enfermer dans des sacs en papier et à suspendre ces derniers.

### RECETTES FACILES

**Pudding à la neige.**—Prenez un demi-paquet de gélatine, jetez dessus une tasse d'eau froide et une tasse et demie de sucre. Laissez fondre et ajoutez une tasse d'eau bouillante, le jus d'un citron, et les blancs de quatre œufs bien battus. Battez le tout jusqu'à ce que ce soit très léger, mettez dans un plateau en verre et versez sur cette mousse une custarde faite avec: une chopine de lait, quatre jaunes d'œufs et l'écorce râpée d'un citron que vous faites bouillir ensemble. Mangez froid.

**Gâteaux or et argent.**—Pour la partie dorée. Prenez les jaunes de huit œufs, une petite tasse de beurre, deux de sucre, quatre de farine, une de lait sûr, une cuillerée à thé de soda, une cuillerée à soupe de corn starch, essence de citron.

Pour la partie argentée. Deux tasses de sucre, une de beurre, quatre de farine, une de lait sûr, une cuillerée à thé de soda, une cuillerée à soupe de corn starch, blancs de huit œufs, essence d'amande.

Mettez dans un moule, alternant les mélanges et faites cuire.

## PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et  
Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest  
Pres de la rue Peel MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, hampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

JEAN DESHAYES, Graphologue

13 rue Notre-Dame, Hochelaga,  
MONTREAL

# ☀ PAGE DES ENFANTS ☀

## *Correspondance*

(Ecrit spécialement pour la page des enfants, par une jeune correspondante grecque.)

Ma chère Tante Ninette,

Je veux aujourd'hui vous faire la description de mon séjour à Constantinople, quoique ma plume, je le crains, soit bien infidèle à retracer sur papier la beauté singulière de cette ville bysantine.

Ce qui attire surtout l'attention du voyageur en pénétrant dans le Bosphore, c'est le beau panorama qui se déroule à ses yeux. Tout d'abord l'on aperçoit Stamboul, Galata, et Péra, puis Sainte-Sophie avec ses beaux minarets et sa coupole dorée — le Sérail (palais de sa majesté le Sultan Abdul-Hamid) situé au milieu de nombreux jardins en pente, et entouré d'arbres touffus et verdoyants qui semblent jeter une ombre sur ce harem somptueux.

Chaque jour le Bosphore est jonché de frêles et gentilles embarcations et de steamboats qui font journellement la traversée de Galata aux côtes de l'Asie Mineure (Moda, Kaidery) lieux très fréquentés par les Anglais durant la belle saison. Sa majesté le Sultan ne quitte que très rarement son palais si ce n'est pour se rendre quelquefois à la mosquée de Ste-Sophie située à Stamboul et dont le style byzantin en fait un chef-d'œuvre de sculpture, et une des attractions de la ville. La hauteur du dôme est de 180 pieds, son diamètre de 107, et elle est entourée de 40 fenêtres. Cette mosquée est surtout renommée pour la richesse de ses décorations, de ses piliers multicolores et des inscriptions que l'on trouve sur ses murs vénérables. Les mahométans ne pénètrent jamais l'enceinte de Ste-Sophie sans se chauffer de babouches (espèce de pantoufle turque) qui remplacent les sandales dont ils faisaient jadis

usage. Moi, aussi, ma chère amie, je dus pour en obtenir l'entrée subir cet inconvénient.

Galata est réunie à Stamboul par un grand pont construit en bois et en fer qui prend le nom de Oun-Capou. Ce fameux pont est traversé tous les jours, par des milliers de piétons. Chaque vendredi (Dimanche des Mahométans), une belle procession formée de l'armée turque et quelquefois Sa Majesté le Sultan le traversent pour se rendre à la mosquée. Tout près de là se trouve une belle fontaine, et une quantité de bazars et de marchés où l'amateur trouve les bric-à-bracs les plus originaux, ainsi que les plus beaux fruits vendus par les Turcs qui, tout en attendant l'arrivée de quelque acheteur, sont nonchalamment étendus à terre fumant leur narguilé.

Je vous ai donné en quelques mots, chère amie, une description sur la ville de Constantinople elle-même, je vais maintenant vous parler de mon séjour dans le Harem, de Saïde-Pacha où je suis restée à peu près un mois. La maison est située au milieu d'un vaste jardin. L'intérieur est richement décoré de ces beaux tapis turcs multicolores, et les différentes pièces de la demeure du Pacha sont entourées de grands divans où s'allongent les belles Turques, fumant et dégustant leur café. Généralement la femme de Saïde-Pacha passait la plus grande partie de ses journées étendue sur un de ces divans entourée de ses domestiques prêtes à la servir à la moindre occasion. Ces dernières participaient à la conversation, qui la plupart du temps se faisait en turc de sorte que moi, pauvre étrangère, ne pouvais comprendre un mot. Au dîner nous commencions notre repas par le "Pilau," montagne de riz placée sur un plat d'argent, au centre de la table et décorée de toutes espèces de confitures les plus exquises. Quelques Turcs se passent aisément de cuil-

lère et de fourchette et se servent de préférence de leurs doigts qu'ils se font laver et sécher avec de l'eau de rose, par un domestique placé derrière eux. Puis on servait sur un plat d'argent des aubergines cuites à l'huile (légume que les Turcs apprécient beaucoup) ensuite un plat de viande suivi d'un plat sucré, etc. Pas de verre sur la table. Chaque fois que je voulais étancher ma soif je me rendais à une petite table située dans un coin de la salle à manger et là je buvais à mon aise. Chaque après-midi nous nous rendions en calèche soit à Péra pour voir les bazars qui y sont renommés, soit à la promenade des dames turques, campagne pittoresque baignée par le Bosphore et où l'épouse de Saïde-Pacha descendait quelquefois pour fumer une cigarette et se rafraîchir d'un petit café. Moi, aussi, j'ai honte de l'avouer je suivais parfois son exemple. Mais que voulez-vous quand on est dans un pays il faut bon gré mal gré en suivre les coutumes. Le soir, le harem était surveillé par un gardien appelé Baxis qui faisait la ronde jusqu'au lever du jour, frappant les heures sur le pavé, au moyen d'un bâton, opération qui m'empêchait bien souvent de dormir. Je pourrais encore vous citer bien d'autres choses curieuses et singulières à propos des coutumes turques et de mon séjour au Harem, mais comme ma lettre traîne déjà en longueur, je cesserai mon bavardage et vous conseillerai de visiter Byzance et le beau Bosphore sitôt que vous en aurez l'occasion.

ANASTASIA KONSTANTINIDES.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Métagramme

Mon premier a besoin d'avoir solide poigne.

Deux, c'est ce qu'on demande à l'homme qui témoigne.

De trois avec horreur d'ordinaire on s'éloigne.

# \* PAGE DES ENFANTS \*

## Histoire du Canada.

Quel gouverneur caractérisa la première époque héroïque de notre histoire?

## Réponses à Jeux d'Esprit

### Charade

Un à deux réunis désigne une monnaie.

Que le Turc en sa bourse est heureux d'enfermer.

La plante, sans mon trois ne pourrait germer,

Contre lui, bien souvent, vainement l'on essaie,

De mon tout, dont pourtant on a besoin de s'armer.

Mais qu'au sein de quelque lagarre, Il montre son utilité,

En nous donnant sécurité,

A Paris, comme ailleurs, la chose n'est pas rare.

Rép.—Parapluie.

Ont bien répondu: Cygne Blanc, Adrienne, Juliette V., Joseph St-Charles.

## Histoire du Canada.

Que doit le pays à MM. de Tracy, Courcelles, Talon, Frontenac, d'Iberville, de Callières, Mgrs de Laval et de St-Valier?

Rép.—Sous MM. de Tracy, de Courcelles et Talon, le pays prit un nouvel élan; les richesses minérales se découvrirent, les ressources du sol se développèrent. Frontenac fut le sauveur du pays qui menaçait de passer aux mains ennemies.

D.—Iberville, héros de la guerre de 16 ans, sempara des forts Pemquid, Casco, Shenectady et de Terre-Neuve; il colonisa aussi la Louisiane. M. de Callières fit le traité de paix de 1701; mis fin aux hostilités des Iroquois.

Mgr de Laval, premier évêque de Québec, fonda le Séminaire et Mgr de St-Valier, second évêque, fonda l'Hôpital-Général de Québec et les Ursulines de Trois-Rivières.

Ont bien répondu: Milles Antoinette Gosselin, Chicoutimi; Aurore

L., Lucienne V., Brise d'Automne, Neige Abondante, Québec; Ludovic St-Onge, Joël St-N., Le Petit Français, Lucien Duverger, Perceneige, Joséphine Lalonde, Raoul Descôteaux, Montréal.

### Petite poste en famille.

Comment pourrai-je vous remercier assez, chers petits neveux et nièces de l'École Garneau. Vraiment, si j'étais toujours sûre d'un 25 novembre ainsi fêté, ma foi, je la coifferais toujours, moi, cette bonne Ste-Catherine, et sans aucun remords croyez-moi. Ce qu'ils étaient bons vos bonbons mes petits amis, ce qu'ils étaient bons!!... Oh! rien que de vous le dire vous en avez vous aussi, n'est-ce pas vrai, l'eau à la bouche. Merci, encore chers enfants, et croyez toujours à l'entière reconnaissance de votre

TANTE NINETTE.

## Le Petit Ramoneur

Un soir, dans le bas de la rue Montmartre, un petit ramoneur, nommé Baptiste Peuf, poussa du pied et ramassa un chiffon de papier souillé de boue. Malgré son jeune âge, Baptiste reconnut sur-le-champ qu'il tenait un billet de banque, un billet de mille francs, ne vous déplaise. Il jeta un petit cri sauvage et se mit à gambader.

Une dame qui le suivait des yeux s'approcha:

—Mon petit bonhomme, dit-elle, sais-tu ce que tu viens de trouver là?

—Oui, Madame, c'est un billet de banque: et s'il est à vous le voici.

—Non, il ne m'appartient pas; mais que vas-tu en faire?

—Tiens, bien simple. Il y a un commissaire par ici, je suppose.

—C'est très bien, mon petit: allons, va le porter tout de suite."

L'enfant se dirigea vers le bureau du commissaire de police; la dame qui le suivait à distance eut la satisfaction de voir qu'il n'échappait

point par la tangente, comme on dit à l'école polytechnique. Le billet fut presque aussitôt réclamé par Madame T..., qui, après avoir parcouru tout le quartier, avait enfin songé à aller faire sa déclaration au commissaire de police, et qui entra au bureau de la section Saint-Eustache presque en même temps que le petit ramoneur; peut-être l'eut-elle embrassé si l'on avait eu le loisir de le débarbouiller; mais en attendant elle mit vingt francs dans sa main en disant:

—Je n'ai que cette somme dans mon porte-monnaie; mais viens ici demain, M. le commissaire te donnera encore vingt francs de ma part."

Baptiste se voyant en possession de quatre pièces de cent sous, se livra à une pantomime joyeuse qui divertit beaucoup l'assistance.

—Eh bien, lui dit-on, tu vas aller confier cela à ton patron.

—Au patron? Plus souvent!... Je n'en entendrai plus parler. Je veux l'envoyer au pays. Comment faut-il faire pour cela?"

Madame T... conduisit l'enfant au bureau de poste le plus voisin; elle écrivit elle-même une petite lettre à la mère de Baptiste, et, par un mandat sur la poste, lui envoya cinquante francs, qui ont dû faire émeute dans une chaumière du Cantal.

—: o:—

Grinchinet est le plus terrible bougonneur de la terre.

Pincé par un rhumatisme articulaire il est soigné par sa femme, très dévouée que cela désole naturellement.

Vous croyez peut-être que Grinchinet lui en est reconnaissant? Comme vous le connaissez mal!

Hier, de ton rageur qu'il ne quitte jamais, il disait à un ami:

—Elle m'agace... Le médecin a déclaré que, pour mes douleurs l'humidité était très mauvaise; eh bien, elle fait exprès de pleurer toujours!

## Par le Droit Chemin

HENRI ARDEL

### III

#### Suite

—Mais si... mais si. Vous en avez l'habitude. Le docteur fume. Allez lui tenir compagnie un instant. Vous nous reviendrez ensuite et Simone nous fera un peu de musique avant la partie de trente-et-un...

Quand Mme Dalbigny avait parlé, bien audacieux eût été celui qui se fût rebiffé devant sa décision. Guillaume Saran, silencieusement agacé, dut accompagner le docteur au fumoir, mais il reparut si vite que les petits yeux fanés de sa mère en devinrent presque grands. Elle avait fait asseoir Simone près de lui et lui racontait de menues choses puériles sur son fils qu'elle adorait avec une candeur touchante. De l'autre côté de la cheminée, où brûlait la première flambée d'automne, Mme Dalbigny témoignait au chanoine son mécontentement de la façon dont la chaisière de la cathédrale troublait les fidèles dans leurs prières afin de leur faire payer leur chaise.

Elle s'interrompit pour dire à sa filleule, à la vue des hommes qui rentraient.

—Allons, ma petite, au piano. Joue-nous quelque chose de gentil ou ce que tu chantaient après-midi...

Dans le cœur de Simone, un désir éperdu jaillit d'échapper à cette exhibition sans intérêt, sûrement, pour ceux qui l'écouteraient et insipide pour elle-même... Mais un refus était impossible, et elle en avait la conscience si nette qu'elle n'essaya même pas de se dérober. Elle eut une moue expressive vers Jean qui la devinait bien; puis, complaisante, elle commença, non pas ce qu'elle chantait à René Soraize, mais d'indifférentes mélodies, de vieilles chansons où elle ne mettait pas son âme, mais seulement sa science et son esprit.

Tous d'ailleurs l'écoutaient avec une sorte d'attention recueillie que remarquait le regard malicieux de Jean. Le chanoine dodelinait un peu sa tête chenue au son de la voix fraîche qui le berçait. Le docteur mâchonnait sa moustache, et tout autant que Guillaume Saran, il contemplait la jolie tête fine de la chanteuse, le jeu caressant de ses lèvres, l'ombre frémissante des cils sur les joues roses.

Mme Saran aussi la regardait, son cœur maternel tressaillant à de confus espoirs; tandis que la femme du docteur se demandait si elle ne pourrait porter un corsage rose de Chine comme celui de Simone, et que Mme Dalbigny se disait que la soirée marchait à son gré.

Pour tous, la musique n'était qu'un bruit, agréable parfois... Cependant des applaudissements nombreux remercièrent Simone qui se levait du piano, sa

tâche remplie en conscience. Mme Dalbigny paraissait tout à fait contente et l'embrassa sur le front. La partie de cartes alors s'organisa, et ce fut une satisfaction générale. L'innocent "trente-et-un" éprouvait les hôtes de Mme Dalbigny. Guillaume Saran, lui-même, y apportait un tel entrain que, malgré elle, Simone lui demanda, incrédule:

—Cela vous amuse de jouer au "trente-et-un?"

—Oh! oui, beaucoup, fit-il du même ton où il eût célébré quelques royal délassement.

Elle eut envie de rire et, un instant, elle se laissa distraire par l'enthousiasme des joueurs... Mais, très vite, l'ennui la prit et alors, pendant qu'elle faisait les gestes qu'il fallait, jetait les cartes au hasard, sans souci des complaisants conseils de Guillaume Saran qui s'indignait de ses fautes, elle laissa tout son cœur s'enfuir vers l'absent, elle eut le souvenir de leurs soirées de causerie sur la plage ou dans le salon aux tentures fleuries...

—Simone, Simone! Mais tu ne fais pas attention du tout, gronda la voix mécontente de Mme Dalbigny. Tu ne fais que des sottises!

Elle devint toute rouge comme un bébé pris en faute et marmotta, confuse.

—C'est vrai, marraine, je joue très mal! Je vous demande pardon.

De son mieux, elle s'appliqua pour réparer ses méfaits. Mais comme Jean, dont les yeux s'ensommeillaient à cette partie monotone, elle eût volontiers jeté un cri de joie quand elle vit apparaître le chocolat qui annonçait la fin de la soirée.

### IV

Mme Dalbigny n'était pas matinale, et Simone avait eu le temps d'arpenter maintes et maintes fois le petit jardin, énervée par l'idée de l'entretien qu'elle allait avoir, quand la voix de sa marraine l'appela d'une fenêtre du premier étage:

—Simone, Simone!... Viens donc me trouver dans ma chambre, ma petite. Je voudrais causer un peu avec toi!

—Je viens, marraine.

Si vaillante qu'elle fût, la jeune fille avait pâli. L'heure enfin était venue de lutter pour conquérir son bonheur. Elle eut une muette prière, puis elle monta comme elle y était invitée.

Souriante sous ses papillottes, Mme Dalbigny paraissait, heureusement, en excellentes dispositions.

—Ah! ah! petite fille, les jardins de province vous séduisent, ce me semble. Je suis allée vous chercher dans votre chambre et l'oiseau s'était déjà envolé! Pourtant, ma petite fille, j'ai une communication à te faire. Car tout à l'heure, je viens de recevoir une lettre de mon vieil ami le chanoine... Tu as fait sa conquête, ma chère.

—Ah! tant mieux, dit Simone distraitemment, trop émue pour chercher de vaines phrases de politesse. Il a été bien aimable pour moi.

—Dame! tu as fait sa conquête, je te le répète, et

qui plus est, qui mieux est, en la circonstance, celle aussi de son neveu, le fils de ma bonne amie Saran... ce que je souhaitais fort!

Simone devint pâle comme une petite vierge de cire. Sa confuse intuition ne l'avait pas trompée la veille. Ce qu'elle avait redouté se réalisait. Mme Dalbigny avait un projet pour elle... La situation s'aggravait.

—Marraine, commença-t-elle.

Mais une exclamation de Mme Dalbigny l'interrompit.

—Bonté du ciel, ma petite fille, comme te voilà sans couleur! Il n'y a pas de quoi te saisir ainsi. Je ne veux que ton bonheur... Toujours je t'ai dit que, quand l'heure serait venue, je le préparerais... C'est pourquoi, hier, j'ai tenu à te faire dîner avec Guillaume Saran. Il vient d'acheter à Amiens une bonne charge d'avoué; il est d'excellente famille, parfaitement élevé; il a fait de brillantes études chez les Pères et a des sentiments irréprochables. Je l'ai connu gamin et j'ai beaucoup d'affection pour lui. Je l'ai étudié et je suis convaincue qu'il sera un mari modèle. Aussi, je te le destinais depuis longtemps déjà, tout en craignant que sa mère n'eût pour lui des projets arrêtés... Par bonheur, il n'en est rien! Elle t'a trouvée charmante, hier soir... J'ai un mot d'elle, ce matin; elle me prie de m'enquérir de ta propre impression.

Simone, bien des fois déjà, avait eu l'occasion de constater que ce que Mme Dalbigny voulait, elle le tenait pour réaliser, sans nul souci de ce qu'en pouvaient passer les autres. Pourtant il y avait une sorte de stupeur dans le regard qu'elle attachait sur la vieille dame qui disposait d'elle avec cette désinvolture, sans même lui demander si elle souhaitait faire ainsi le don d'elle-même... Tout à coup, il lui semblait qu'en elle, toute affection était morte pour Mme Dalbigny... Courageusement, elle tenta de dominer cette impression pour se souvenir seulement de la preuve d'intérêt que lui donnait, somme toute, sa marraine, en cherchant à lui faire faire un mariage honorable.

—Marraine, vous êtes bien bonne de vous être ainsi occupée de moi... Je vous en suis très reconnaissante... Mais...

—Mais quoi? interrompit Mme Dalbigny, stupéfaite que cette enfant se permit d'élever une objection. Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que Guillaume ne te plairait pas? Tu serais bien difficile, ma petite. Hier, d'ailleurs, tu m'avais l'air de causer assez volontiers avec lui!

—Il paraît, c'est vrai, très aimable, très bon; sa conversation est agréable et je suis bien désolée, marraine, de ne pouvoir accueillir sa demande comme vous le souhaitez... comme elle le mérite...

Mme Dalbigny se redressa dans son fauteuil et mit fièvreusement ses lunettes. Ses sourcils s'étaient froncés; elle avait l'air furieux.

—Tu ne peux pas?... Comment! tu ne peux pas?... Et me feras-tu la grâce de me confier pourquoi?... Est-ce que, par hasard, tu imaginerais de te faire nonne come ta sœur?

Elle était très rouge, un peu haletante sous le coup de son irritation.

—Non, marraine, je n'ai pas le moindre désir d'entrer au couvent... Mais le mariage auquel vous avez eu la bonté de penser pour moi est impossible... parce que c'est un autre que je désire faire.

—Ah! un autre... Vraiment?... vraiment?...

Mme Dalbigny respira avec force. Elle contemplant Simone d'un œil foudroyant, suffoquée que cette petite fille osât avoir un avis à elle, autre que le sien...

—Vraiment, tu arranges ainsi ton avenir, à ton gré, sans daigner même me demander avis. Ma parole! c'est inouï ce que sont les enfants aujourd'hui!... Et quel est l'heureux mortel que tu as distingué?

—Il est professeur et écrivain.

—Des métiers de meurt-de-faim... Ecrivain, une jolie profession!... A notre époque, les écrivains ne savent être que des corrupteurs, des agents de démoralisation... Bien entendu, tu vas me dire que ton héros fait exception... Enfin où as-tu trouvé ce merle blanc?...

Les traits de Simone s'étaient un peu contractés et ses yeux semblaient plus noirs et larges encore dans son visage sans couleur.

—J'ai rencontré M Soraize cet été à Mers.

—Ah! bien... Une amourette de bains de mer que tu prends si sérieux. Il a de la fortune, ton professeur?

—Non, marraine, pas du tout; pas plus que moi!... Son père qui était ingénieur s'est ruiné avec des inventions scientifiques, et lui, il vit de son travail. Dans quelques années seulement, il touchera les revenus d'une maison qui lui appartient, mais dont il emploie, en ce moment, les intérêts à acquitter une dernière dette de son père.

—Et c'est un pareil mariage que tu imagines de vouloir faire?... Mais tu es folle, mon enfant. C'est insensé, insensé!!!... Tu en as parlé à ton père et à Anne?

—Oui, marraine, ils savent...

—Et ils approuvent?

—Ils regrettent comme vous et comme moi que M Soraize n'ait pas plus de fortune, car c'est toujours bien plus commode et plus agréable d'en avoir!... Mais ils pensent que...

—Que je te doterai et qu'ainsi tu pourras aider ton professeur à se nourrir?... Eh bien, ma chère, oubliez vos petits arrangements, car je ne m'y prête pas... Jamais, tu m'entends, "jamais," tu n'auras de moi, même un sou, pour un stupide mariage que je désapprouve absolument!... Et si, contre mon opinion, tu persistes à le faire, tu peux être certaine que j'annulerai toutes mes dispositions testamentaires à ton égard!... Je t'en prévins carrément!

Simone se redressa. En cette minute, même dut-elle à ce prix, renoncer à devenir la femme de René Soraize, elle n'eût pas accepté un centime de Mme Dalbigny. La voix frémissante, elle articula avec effort :

—Marraine, je vous en prie, ne dites pas des choses qui me rendraient impossible à l'avenir de vous témoigner de l'affection. Il me semblerait que dans tous mes actes vous verriez toujours de l'intérêt. Je ne vous demande rien... oh! rien!... et je n'ai pas fait les misérables calculs que vous me prêtez, je vous le jure bien!... Il ne s'agit pas de votre fortune en ce moment, mais seulement d'un mariage que je souhaite de tout mon cœur avec un homme que...

Elle s'arrêta un peu, redoutant d'évoquer son jeune amour devant cette femme prête à le bafouer. Mais elle se domina et, fièrement, elle acheva :

—Avec un homme que j'aime et qui mérite toute la foi que j'ai en lui, Marraine, consentez à le voir et vous en serez convaincue!

—Ah! ça, tu perds la tête!... Moi, que je voie ce garçon?... Jamais, jamais, je ne t'encouragerai, même de la façon la plus indirecte, à faire un mariage inqualifiable!... Alors que j'avais la bonté de t'en préparer un autre que tu ne pouvais rêver meilleur... Un mariage parfait, qui aurait été ma joie, qui t'assurait un avenir plein de sécurité et te fixait à Amiens, près de moi, de façon à ce que tes enfants grandissent sous mes yeux... Et à tout cela, il me faudrait renoncer parce qu'il a plu à une fillette de s'amouracher d'un garçon qui lui a fait de la littérature en regardant la lune... Ah! mais non!! Ma chère, tu m'écouteras ou tu t'en repentiras, c'est moi qui te le dis!

Les mains de Simone se joignirent instinctivement. Une sorte d'indignation la faisait frémir, jetant dans tout son être le seul désir de s'enfuir loin de cette femme brutalement égoïste et autoritaire. Pourtant, elle murmura suppliante :

—Marraine, je vous en conjure encore, ne parlez pas sans savoir à qui...

—Ah! tu trouves que je parle sans savoir, interrompit Mme Dalbigny avec violence, ne laissant pas Simone achever sa phrase imprudente... Alors tu me prends pour une vieille femme stupide?... C'est complet... Dans ce cas, il est bien inutile que nous poursuivions davantage cette conversation. Si tu t'entêtes dans ton projet ridicule...

—Marraine, il n'est pas ridicule de vouloir son bonheur!

Mme Dalbigny, avec des mains qui tremblaient, frappa la table de son journal plié.

—Ton bonheur!... Tu peux y compter sur ton bonheur, dans un ménage misérable, avec des enfants à élever, à faire instruire, soigner, etc., etc. Ah! ma petite, laisse les vieilles gens être sages et prudents pour les jeunes... Crois-en mon expérience... Renonce raisonnablement à ta fantaisie de gamine sentimentale et accepte le mariage que je veux pour toi, ne cherchant que ton bien. En somme, puisque tu con-

nais ton écrivain depuis quelques semaines à peine, tu ne peux avoir une grande affection pour lui... Mets-y un peu de bonne volonté et tu l'oublieras aisément avec Guillaume Saran.

Les prunelles étrangement sévères, Simone contemplait Mme Dalbigny.

—Alors, je reprendrais ma parole pour faire un riche mariage?... Ce serait tout à fait honorable et me mériterait votre estime et celle de tous les gens dont l'opinion complète!...

—Ta parole?... Tu as donné ta parole?... sans me rien demander, me rien dire à moi, ta marraine, qui me suis toujours généreusement occupée de toi et ne songeais qu'à ton avenir!... Tu avais un mariage décidé et tu n'as pas daigné m'en faire part, comme c'est l'usage, même à l'égard des étrangers!

(A suivre.)



**Is Viennent !  
Is Regardent !  
Is Achètent !**

La multitude de Dames qui se rendent à notre magasin enlèvent rapidement les admirables beautés qu'elles trouvent dans nos

**Fourrures !**

Notre longue expérience dans le commerce des pelleteries et dans le choix des peaux, jointe au service compétent de nos ouvriers tailleurs et couturiers, permet la mise en vente de

**Chics Fourrures**

toujours de qualité supérieure et de tous prix.

Nous manufacturons et marquons en chiffres distincts tout ce que nous vendons.

**Absolument un seul prix !**

**Jamais deux prix !**

**O. NORMANDIN, 274 Rue St-Laurent.**

Ouvert le jour jusqu'à 7 heures p.m.—Samedi, 10 heures.